

N<sup>o</sup> 4 ven de 9 x bre

1776

Rejeté

8  
L'Académie Royale de Chirurgie

propose pour le prix de l'année 1777. le sujet suivant.

Exposer les Regles Dietétiques relatives  
aux aliments dans la Cure des maladies chirurgicales.

*Omnia debet enim Cibum integrare novando  
et fulcire..... T. Lucret. de rer. nat. lib. 2.*



Il est aisé de comprendre à la seule inspection du  
titre, les difficultés, comme l'importance du sujet  
proposé par l'Académie; mais il n'est pas également  
facile de remplir avec précision l'objet de ses vœux  
patriotiques, encore moins de renfermer dans un seul  
discours, l'étendue de son zèle pour le bien général de  
l'humanité. Lorsqu'il s'agit des regles Dietétiques  
dans la Cure des maladies chirurgicales, quel moyen  
de trouver un point fixe, et un autre invariable aux  
différentes méthodes dans le traitement de ces maladies?

ARC 7

d. 1

N<sup>o</sup> 4

Comment saisir divers caractères résultant de  
leur nature.

Presque tous les arts, enfants du génie, ont  
dans leur naissance une marche timide et faible ;  
n'avancent qu'à pas tardifs, ils se traînent pour  
ainsi dire, soutenus par la main du temps : enhardis-  
ensuite par les expériences, et fortifiés par les  
réflexions, ils atteignent enfin le point de leur  
maturité, et le terme de leur perfection. Encore ce  
terme est-il relatif et proportionnel à l'espace qu'ils  
ont parcouru. Car enfin ce n'est ici qu'une perfection  
hypothétique, et je ne l'entends pas dans un autre  
sens. Peut-être nos neveux découvriront-ils dans  
la carrière des arts que nous cultivons avec le  
plus de succès, un pays dont nous même ne  
soupçonnons pas l'existence. Quoiqu'il en soit,  
gardons-nous d'en poser les bornes, et surtout d'y  
mettre cette inscription fastueuse non plus ultra.  
Chacun des arts, notamment la chirurgie, est une  
mine riche et féconde qu'on peut exploiter sans  
relâche, et sans crainte de l'épuiser.

Ce n'est donc pas sans raison, que l'académie  
propose un sujet dont presque tous les auteurs

se sont occupés. Il faut bien, qu'elle juge leurs méthodes  
insuffisantes, et encore defectueuses, puisqu'elle invite  
les maîtres de l'art d'exposer de nouvelles règles  
diététiques, travail superflu, si des anciennes pouvoient  
suffire. Mais il est très vrai, que la plupart de ceux  
qui ont traité cette matière, n'ont donné que des  
généralités vagues, et des notions indéterminées.  
Devenus des vrais principes, ils n'ont pas su plier  
leur méthode aux cas particuliers que la pratique  
nous fournit. Les uns trop indulgens, ont livré leurs  
malades à leur propre goût, sans rien déterminer sur  
le régime, indulgence cruelle, qu'une pitié plus éclairée  
n'eût pas manqué de proscrire. Les autres severes  
à l'excès, n'ont pas craint d'assujettir à la diète la plus  
rigoureuse, des sujets affoiblis déjà par de longues  
souffrances; Comme si des Corps épuisés par des  
suppurations abondantes, et par une multitude de  
remèdes souvent aussi dangereux qu'inutiles,  
pouvoient avec des forces presque anéanties, se  
soutenir malgré la privation des alimens destinés  
à les repaquer.

Il s'agit donc pour répondre aux vœux de  
l'Académie, il s'agit, dis-je, d'établir une théorie  
luminieuse et sûre, également exclusive et de la



pratique indulgente qui accorde tout, et de la pratique  
inexorable qui n'accorde rien. On peut espérer de  
remplir cet objet, en écartant d'abord l'autorité de  
quelques exemples assez rares, que les partisans  
des différentes méthodes allèguent en leur faveur.  
On n'établit pas des principes sur des phénomènes  
isolés, ni des règles sur des exceptions. La nature  
nous est trop peu connue, pour que nous puissions  
mesurer avec précision l'étendue de ses ressources,  
et calculer avec exactitude le degré de ses forces;  
encore moins pourrions-nous la suivre dans ses  
caprices, et nous décider par ses écarts.

Le moyen le plus sûr, le plus sage, le seul  
même admissible, est d'établir les principes  
généraux sur lesquels on doit se fixer dans le choix  
des aliments, et d'en déduire des corollaires  
pratiques, relatifs aux différents cas particuliers;  
C'est ce que nous allons essayer.

Avant de résoudre la question proposée,  
nous faisons quelques réflexions préliminaires,  
tant sur l'effet des aliments dans l'estomac, que  
sur la correspondance intime de ce viscère avec les  
autres parties du Corps humain. Ce fil nous  
conduira plus sûrement dans ce laboratoire

secret, où la nature exécute en silence des opérations  
que nos sens ne sauraient appercevoir.

## Reflexion sur l'effet des aliments.

Le premier effet naturel que les aliments produisent  
dans l'estomach, est de renouveler par leur poids, et par  
l'irritation qui en résulte, le ressort qui manque à ce  
viscère; et de donner aux organes qui correspondent avec  
lui, le degré d'action qui leur est nécessaire. A proportion  
quel'estomach se remplit d'aliments, il devient un  
nouveau centre d'action, vers lequel les oscillations  
nerveuses, sont principalement déterminées par  
l'irritation qui résulte du poids de ces aliments; et  
c'est par cette collection de forces qu'il devient plus  
actif et plus vigoureux: il est aisé de comprendre que  
ce viscère, ne sauroit acquiesce ce surplus d'action, que  
les liqueurs ni soient attirées en plus grande  
quantité, et que par conséquent il ne se fasse dans  
les glandes une augmentation proportionnée de  
secretion, et d'excretion. C'est par là, que la masse  
alimentaire est pétrie dans l'estomach, et mêlée avec  
les sucs gastriques; et c'est de là qu'on peut  
aisément voir le mécanisme des premiers effets  
des aliments, sur l'estomach. Je ne pense pas qu'il  
soit important d'entrer dans le détail du mécanisme



de la Digestion; ce seroit s'écarter du sujet proposé, j'en dirai seulement en passant, que la digestion des aliments se commence dans la bouche, se continue dans l'estomach, se perfectionne dans les intestins, et se finit dans les vaisseaux lactés, le Reservoir de sucs, &c. Elle s'opère par l'action des humeurs, la chaleur, ainsi que les mouvements propres de ses organes.

## Reflexion sur la Correspondance

Tout ce qu'on peut prescrire sur le Régime diététique dans la Cure des maladies chirurgicales, tout ce qu'on peut statuer à cet égard, suppose nécessairement la Correspondance la plus étroite entre l'estomach, le Canal intestinal, le tissu Cellulaire, et les autres parties du Corps. Sans un tel rapport, il seroit fort inutile, et même ridicule, de prescrire des règles sur le choix, ou la quantité des aliments, et pour le dire en passant, le fameux apologue de Menenius Agrippa au Peuple Romain, n'eut prouvé que son ignorance et la crédulité de ce peuple. L'estomach influe donc sur les autres organes, il a une vie particulière dans l'état de santé, et une proportion de forces toujours semblable sur les autres.

organes. à la vérité cette proportion n'est pas toujours égale, puisqu'elle augmente dans le tems de la digestion, sans cependant que l'équilibre se perde. Si par une trop grande quantité d'alimens, les forces de la digestion sont trop montées, cet équilibre se perdra, l'estomac en aura plus qu'il n'en doit avoir dans l'état naturel, et les organes sur lesquels il agit, comme le foie, le p<sup>ou</sup>mon, et le Cerveau, en auront trop peu, et seront par là moins sensibles aux objets propres à les exciter. C'est ainsi que dans un homme qui souffre d'une indigestion, les sens ont moins de vivacité que dans l'état naturel, et quoique dans ce cas la somme totale des forces des organes soit la même, puisque ce que l'un perd l'autre l'acquiert, le principe vital en souffre cependant.



Pour que la santé soit parfaite, il faut que chaque organe soit monté par le stimulus qui lui est propre qu'il le soit autant qu'il est possible, relativement au degré qui lui convient, et qu'il garde la proportion de forces qu'il doit avoir avec les autres organes; Il y aura alors la plus grande force totale du principe vital. Car si l'équilibre se perd, quoique la somme des forces soit la même, cependant la somme des forces du principe vital sera diminuée.

De ce que je viens de dire decoulent évidemment les bonnes règles du Régime des maladies chirurgicales,

en observant d'ailleurs de ne faire respirer au malade qu'un air sain et tempéré, et de maintenir leur Corps, et leur âme, dans le plus grand repos possible. Cet usage est selon la nature et selon la raison, et l'art doit s'y prêter. Car si les organes des sens étoient excités, la force totale ainsi distribuée seroit mal à propos diminuée, la dépense particulière qui se feroit, emporteroit d'autant les forces nécessaires au principe vital pour la solution de la maladie.

On ne peut donc bien prescrire les règles diététiques, qu'en partant du principe vital. Il faut considérer dans les alimens deux effets, le premier, qui a été saisi par les auteurs, est celui de réparer les forces qui s'épuisent par la violence de la fièvre, des évacuations, et par la force de la vie. Quant au second l'aliment doit être regardé comme un ressort par lequel on monte l'estomach, et successivement les autres parties. Car les alimens ne peuvent devenir propres à la nutrition, qu'autant qu'ils ont reçu un commencement d'animalisation, laquelle qualité leur est communiquée par le principe vital. L'estomach animé par cet aiguillon excite dans tous les autres organes le ton convenable, et pourvu que l'équilibre des forces organiques ne soit point altéré, toutes les

fonctions se feroient bien dans l'économie animale  
et si l'estomach se trouvoit d'ailleurs assez monté, ce  
nouveau <sup>stimulus</sup> deviendrait nuisible et troubleroit  
l'ordre des fonctions.

chaque organe de notre corps a une vie propre,  
et un degré d'action relative aux autres parties  
principales; tout va bien dans l'économie animale, tant  
que cet équilibre subsiste, mais si un organe a plus  
d'action que les autres, cet ordre est dérangé. Les  
alimens tant solides, que fluides, sont quelque fois  
nuisibles dans le cours des maladies, parceque l'état  
contre nature de l'estomach, monte trop ce viscere, que  
si l'impression des alimens que l'on prend dans ces  
circonstances, augmente cet état spasmodique, il  
deviendra trop considerable si au contraire les  
oscillations nerveuses sont trop faibles, pour opérer  
les mouvemens convenables et relatifs à l'état de la  
maladie, on peut esperer de les augmenter jusqu'à un  
certain point au moyen des alimens.

L'indication pour nourrir dans les maladies  
chirurgicales, doit être prise de l'état des forces, et du  
tems de la maladie, des forces épuisées ou mal  
distribuées. Si les forces sont épuisées, on doit nourrir,  
C'est le seul moyen de les repaier; si elles sont mal  
distribuées on doit craindre d'augmenter cette  
distraccion en irritant l'estomach. Si on se propose



De nourrir dans la vue de repare les forces épuisées, on doit choisir les alimens les plus nourrissans sous le moindre volume, toutes choses d'ailleurs égales, le gout du malade décidera de la qualité, et le bon état des forces digestives en reglera la quantité. Cullen a remarqué que les vegetaux, faisoient moins d'impression sur l'estomach, que les alimens tirés du regne animal. D'où on peut deduire cette consequence, qu'on doit employer les vegetaux, lorsqu'on a à craindre de trop animer les forces epigastriques, et qu'on doit user du Regime animal, lorsque l'on veut donner du ton aux differents organes.

Les temps dans les maladies chirurgicales, ne sont pas en general les mêmes que dans les maladies internes; ici on doit respecter l'état, comme le temps où la nature fait ses efforts, et on doit toujours craindre de la deranger. La au contraire le commencement de la maladie est le temps le plus orageux, tout est en desordre dans l'economie animale, et les alimens ne faisoient que l'augmenter. Il y a dans les maladies chirurgicales des temps de favoriser pour donner la nourriture, comme dans tous les cas d'inflammation sur quelque partie, après quelque chute considerable, quelque coup de feu, ou blessure grave, ou après une

opération quelconque. Comme différentes amputations, extirpation de tumeurs volumineuses, et autres différentes genres d'opérations qui se pratiquent sur le Corps humain. Si dis-je, après ces sortes d'opérations l'on doit s'attendre à quelque accident fâcheux, c'est surtout dans les premiers jours. Il faut donc attendre que la suppuration soit bien établie, et que la fièvre ait cessé, jusqu'à ce terme l'on doit faire observer au malade le régime le plus strict, à moins que des circonstances particulières n'indiquent le contraire. Car c'est ordinairement au temps que nous venons de fixer, que la fièvre s'empare du malade, ensuite viennent le malaise, l'inflammation, les convulsions, le délire et la mort. Il est des Cas cependant qui indiquent une marche différente. Comme par exemple, si ces espèces d'opérations ont été faites sur des Corps affoiblis par des souffrances qui aient langui longtemps dans les douleurs, ou qui soient affoiblis par des fortes hémorragies survenues pendant ou après l'opération, et si le malade est déjà épuisé par des longues suppurations, il n'est pas douteux que dans ces circonstances, et lorsqu'on ne craint plus une nouvelle hémorragie, il ne soit essentiel de relever les forces abattues par quelque aliment doux et mucilagineux, comme les crèmes d'orge, d'avoine, de sago, ou du Riz, faites à l'eau, ou au bouillon, suivant le plus ou le moins de besoin.



Autant il est essentiel, de ne pas nourrir les malades dans l'état que j'ai rapporté, autant on doit leur donner de bons aliments après les accidens passés, et dans la Convalescence, parceque si l'estomach n'est point alors monté, il reste dans un état inférieur à celui d'énergie, et d'activité qu'il doit avoir. C'est d'après ces deux vues qu'il faut varier les loix de la nourriture, soit à raison de la consistance, soit à raison de l'administration, ce qu'il est fort difficile de faire à propos, d'autant plus que cette Règle a été négligée jusqu'ici. Il faut outre cela avoir égard à la digestion, qui se fait plus ou moins facilement chez certains sujets, ce qui dépend de leur idiosyncrasie. Je vais donner des exemples de ces principes généraux: Sallesius a dit, que chez les sujets en qui la faculté cortice est faible, et qui ont besoin de beaucoup de suc nourricier, il faut donner des aliments d'un petit volume, très-nourrissans, et souvent répétés, ce qui fait qu'on satisfait à l'une et à l'autre indication.

Quand au contraire les forces digestives sont puissantes, et que le Corps n'a besoin que de peu de nourriture, il faut alors donner des aliments d'un gros volume, mais peu nourrissans.

Hippocrate donnoit dans ces cas là des legumes,  
et des herbagées. Lorsque les forces sont trop distraites,  
trop d'arrangées par la maladie, il ne faut pas nourrir  
le malade, parcequ'en augmentant les forces digestives,  
on auroit une plus grande distraction. il faut donc  
donner une nourriture plus forte dans l'état de foiblesse,  
et surtout lorsqu'elle est causée par des longues  
suppurations, ou évacuations; il faut d'ailleurs avoir  
égard à la qualité, et à la quantité, et au tems où l'on  
doit donner des aliments. Il seroit nécessaire qu'on  
observât ces preceptes, dans le traitement des maladies  
des fièvres lentes, maladie commune à la suite des  
longues et abondantes suppurations; par ce  
moyen on réussiroit mieux qu'on ne fait. Nombre des  
malades deviennent souvent incurables, parcequ'on  
ne fait pas attention à ces preceptes. Les preceptes  
du régime ont aussi lieu à l'égard des choses non  
naturelles, comme du sommeil, de l'exercice, et surtout  
de l'air, qui regardé comme aliment, demande  
beaucoup de considération. Puisque la Cure des  
plaies s'opère par l'allongement des fibres  
vasculaires, qui semblent s'empresser à l'envi de  
rapporter dans le lieu de la blessure, une substance  
qui en avoit été enlevée; puisque dis-je la Cure de ces  
plaies dépend de cet allongement de fibres, et de  
la tenuité du fluide qui y coule, il est d'une grande

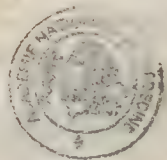


importance d'en connoître les qualités et les propriétés. Les effets que l'air produit sur une plaie, dependent de la nature de cet élément; Voila pourquoi on choisit pour certaines opérations la saison du printemps, et de l'automne, parce que la fibre est plus pliante et plus flexible, et par conséquent la cicatrice se fait avec plus de facilité. Lorsque une plaie est béante, l'air extérieur a un accès immédiat sur les vaisseaux ouverts, et produit des effets relatifs à sa nature. Il n'y a point d'état vité des solides et des fluides, qui ne puisse être produit par l'influence de cet élément. La trop grande froidure, cause une irritation ou resserrement dans les solides, trouble leur flexibilité, et dérange l'accord qui se trouvoit entre ces parties; en dérangeant cet accord, elle prive la partie blessée de la substance qu'elle en recevoit, et en retarde par conséquent la guérison. La trop forte chaleur produit une sensation douloureuse, qui agit aussi en irritant, ce qui obstrue le passage des vaisseaux qui communiquent avec l'air, dont l'action se trouve empêchée, et qui ne peut produire aucun effet. Le froid, et l'humidité peuvent causer le même dérangement dans le Corps humain. L'expérience est le meilleur guide dans le choix de l'air propre à l'état du malade. La bonne digestion depend

aussi de la transpiration, qui en diminuant le volume des humeurs, laisse un passage libre aux fluides, leur permet de se distribuer, et de se porter à propos vers les parties qui tirent de cette répartition leurs différents accroissements.

Il suit de là, que dans les divers périodes de maladies chirurgicales, on doit soigneusement varier la nourriture, l'approprier à l'indication des forces digestives, et à leur influence sur les forces des autres parties dépendantes des fonctions de l'estomac. Cette pratique si nécessaire à la suite des opérations, est si fortement inculquée par les principes, qu'il est aussi inutile de la recommander, que dangereuse de l'omettre, ce qui néanmoins n'arrive que trop souvent.

Quoiqu'il en soit, les auteurs ont divisé les forces abattues en opprimées, et en épuisées; nous allons les considérer plus généralement. quand il y a abattement, faiblesse, c'est parce que les forces sont altérées essentiellement ou radicalement, par un vice intrinsèque, ou parce qu'elles sont inégalement et par conséquent mal distribuées dans les organes. L'altération radicale des forces peut venir d'un épuisement qui porte sur les forces même, comme après quelque forte hémorragie, des miasmes pestilentiels, tous propres à détruire le principe vital.



Le second chef de division des forces en -  
opprimées, n'est pas non plus exact; les forces  
peuvent encore être affoiblies par concentration, ou  
distribution vicieuse, laquelle a lieu dans les douleurs  
violentes, les mouvements spasmodiques inflammatoires;  
puisqu'il n'y a jamais spasme dans une partie, -  
sans qu'il y ait atonie dans une autre; Car dans les  
maladies inflammatoires, il y a toujours altération  
jointe à mauvaise distribution. Le Chirurgien doit  
donc chercher d'où provient l'abattement, et souvent  
la faiblesse causée par la fièvre dans les fortes  
inflammations, s'il vient d'altération radicale, -  
ou d'une distribution inégale, il a tout à peu près -  
les mêmes, que ceux que l'on donne communément -  
pour connaître les forces résoutées ou opprimées.

C'est de la bonne ou mauvaise digestion  
que dépend la cure des maladies chirurgicales, -  
puisqu'on ne peut opérer la régénération d'une -  
substance perdue, comme après un abcès, ou depot  
considérable qui entraîne toujours une perte -  
plus ou moins grande, ainsi que les grandes  
plaies, soit accidentelles, ou faites par quelque  
opération, qu'en ramenant à la plaie une matière  
qui contienne les parties nécessaires à cette  
régénération. Le bon liquide mis dans les -  
vaisseaux par les lois de la circulation les

renferme toutes en lui, il repare tous les jours dans les solides, et dans les fluides, toute la dépense que l'action de la santé a occasionnée dans le Corps. ainsi dans tous les genres de plaie, et après tous les différents genres d'opération, ainsi que dans les autres différentes maladies chirurgicales, on ne peut espérer de guérison, qu'autant que les aliments seront convertis en bon chyle. Il est donc nécessaire qu'il reste assez de santé, pour que des aliments, il puisse se former des humeurs propres et analogues à celles qui circulent déjà dans nos vaisseaux. On voit par là pourquoi la guérison des plaies est si difficile, et souvent impossible dans des Corps cachectiques, au lieu qu'on l'obtient aisément dans des Corps bien constitués. Tout cela encore ne suffit pas, il faut que les liquides soient portés dans les vaisseaux avec un mouvement convenable, car lorsque le mouvement languit, toute la nutrition manque, ou est du moins dépravée, ainsi qu'on le voit dans les Corps débiles, lorsqu'ils sont portés dans les vaisseaux avec trop de violence, ils altèrent les Corps, les détruisent même, plutôt que de les rétablir. ainsi c'est de la diète et du choix des aliments, que tout doit ici dépendre, la nature se suffisant à elle-même doit faire le reste.

Si comme nous l'avons observé, la substance perdue d'un Corps, doit principalement être réparée



par le moyen des liquides apportés dans la plaie, il s'en suit de là, qu'on doit fournir au malade les alimens les plus sains, et les moins disposés à la putrefaction: Cette consequence est démontrée, et par une consequence ulterieure, il est hors de doute, qu'on doit preferer les vegetaux qui ont un grand avantage sur la chair des animaux. parceque generalement ils sont plus faciles à digerer, plus analogues à notre Estomach, et plus propres à se convertir en notre substance. ainsi des fruits bien murs, et cuits à propos, des legumes doux, des racines, des herbagés, &c. pris souvent et en petite quantité, sont admirables dans ces circonstances.

Lorsque les liquides crus circulent dans les vaisseaux, ils proviennent de la qualité des alimens introduits qui manquent d'un degré de Coction qui leur seroit necessaire, et qui ne sont pas encore entierement convertis en notre substance, où tels que depouillés de leur nature étrangere à la notre, ils ayent par l'action des vaisseaux, et des visceres, acquis les qualités des humeurs. ainsi cette matiere chileuse crüe, sera aussi portée avec les autres humeurs, dans l'endroit de la maladie, et même plus abondamment que dans les autres parties, parcequ'elle y trouvera moins de resistance. mais elle ne manquera pas d'y causer

des irritations, et d'autres effets dangereux qu'il est bon de prévenir. En un mot la quantité des fluides, est augmentée ou diminuée par la quantité plus ou moins considérable des aliments, comme elle est altérée, ou améliorée par leur qualité. Car on peut observer dans les vaisseaux ouverts d'une plaie, les effets sensibles de différentes substances, tant sur les fluides que sur les solides. Les principales vues du chirurgien doivent donc être d'entretenir entre les uns et les autres, le plus parfait équilibre, au moyen d'un régime relatif à l'état du malade, et à la nature de la maladie. Cet équilibre est non seulement le signe de la santé, mais il en est la base et la règle proportionnelle, en sorte qu'elle est plus ou moins parfaite, à mesure que l'harmonie entre les solides et les fluides regne plus ou moins parfaitement; or si cette harmonie tout est en désordre, et la machine menace alors d'une ruine prochaine. ainsi lorsque dans de larges plaies, comme je l'ai remarqué plus d'une fois, une partie de la matière destinée à la nutrition, s'échappe par l'embouchure des petits vaisseaux, le corps languit faute de nourriture, et le malade perd d'un marasme.

Le nommé M... Soldat invalide âgé d'environ 50. ans, d'un tempérament robuste, et de beaucoup d'embonpoint, reçut un coup à la partie supérieure



Dubrac, le deltoïde fut contus considérablement. -  
Le muscle se gonfla, et dans six mois de temps,  
il eut acquis le volume de la tête d'un enfant. La  
couleur en étoit livide, la tumeur dure et inégale,  
mais sans douleur ni adhérence. Cet homme fut  
opéré, la tumeur étoit du poids de cinq livres. -  
Le cinquième jour, la suppuration fut bien établie,  
et tous les accidens resultans de l'opération  
disparurent. Le dixième jour, il commença à  
manger quelque crème de Rice, et tout annonçoit  
une guérison prochaine. Le dix-huitième jour, quoique  
le malade n'eût pas plus mangé qu'à l'ordinaire,  
la suppuration fut beaucoup plus abondante, et  
point liée, enfin à tous les pansemens augmentés,  
compresses appareil, tout étoit mouillé. Le  
tréizième jour, plusieurs serviettes en plusieurs  
doubles furent mouillées, Comme si on les avoit  
trempées dans l'eau, et avec le microscope on voyoit  
les extrémités de ces petits vaisseaux, fournis de  
gouttes de cette matière. Le malade s'affaiblit de  
jour en jour, et mourut.

Il faut donc après avoir observé les forces  
digestives, nourrir le malade en conséquence,  
afin que le chyle formé des alimens, soit d'une  
qualité douce et louable. Car si le chyle est acre,

les plaies seront toujours irritées, et fourniront une mauvaise suppuration, ce qui rend la guérison difficile et souvent impossible. Je ne parle ici que des plaies de quelque conséquence, comme à la suite des grandes opérations, car les plaies légères ne demandent point toutes ces précautions, surtout chez les sujets sains et robustes.

Tout ce qu'on vient de dire sur le Régime de vie, peut-être appliqué dans tous les genres des maladies chirurgicales. Il est bon d'observer en général, que le moyen diététique est assez superflu dans un temperament sain, excepté dans le tems de la fièvre, car tout aliment formera un bon chyle, si la mécanique de la digestion s'exécute avec ordre. Le choix des aliments ne paroît donc important, que pour les personnes valetudinaires, ou à raison de quelque maladie particulière dont on parlera cy après.

Les revolutions qui se font par des aliments pris mal à propos, dans le cours des maladies chirurgicales, ne pourroient arriver que par quelque disposition particulière du malade, puisqu'on ne peut douter au moins pour la plupart des blessés, qu'excepté la plaie, le Corps ne fut d'ailleurs dans un état de bonne santé; on sait aussi, que lorsque un blessé qui est dans le train d'une suppuration favorable

et qui ne pouvant contraindre la faim qu'il presse,  
se permet l'usage de quelque aliment solide, la plaie  
de belle et vermeille qu'elle étoit, s'affaisse tout d'un  
coup, pâlit et se sèche; de là naissent d'autres fâcheux  
symptômes, les principaux sont des angoisses  
et d'abattement de forces, difficulté dans le jeu des  
organes de la respiration, des métastases, auxquelles  
succèdent le délire, les convulsions, et la mort.  
Les observations suivantes prouvent la vérité  
de ce que je viens d'avancer.

P.<sup>re</sup> Obs.<sup>on</sup> Le nommé G. .... âgé de 30. ans fut opéré  
d'une tumeur squirreuse, sur la rotule; la plaie  
alloit au mieux, le sixième jour la suppuration  
abondante, presque point de fièvre. Cet homme  
robuste, et vigoureux, se leva de son lit le quinzième  
jour, et fut en état d'aller lui-même manger la  
viande qui avoit servi à faire le bouillon. Lors  
du pansage, je trouvai la plaie sèche, et noire,  
une grosse fièvre, douleur à la tête, et un accablement  
insurmontable. Enfin à tous ces mauvais symptômes  
se joignit un crachement de sang, qui m'enleva le  
malade.

2.<sup>de</sup> Obs.<sup>on</sup> Le Domestique de M.<sup>r</sup> S. M. de cette ville  
tomba de sur son cheval, et dans sa chute la masse  
de son corps porta sur le pariétal gauche, qui fut

légèrement coustus des maux de tête étoient considérables, bientôt après il y eut vomissement, et saignement par l'oreille du même côté. Le médecin le fit saigner plusieurs fois, et le onzième jour il étoit en très bon état; le médecin lui conseilla de manger; une heure après son dîner il tomba dans l'assoupissement l'éthargique, bientôt après des Convulsions dans tous les membres, mirent le malade dans un état si horrible qu'il mourut peu de temps après.

3. Obs. <sup>ou</sup> Le nommé J... paysan robuste du voisinage de cette ville, eut un dépôt très volumineux sur la hanche gauche, j'avois déjà fixé le jour pour en faire l'ouverture et la veille ce paysan s'imagina qu'il falloit bien souper pour avoir plus de force le lendemain. En conséquence il mangea une omelette au lard, faite avec six œufs. Deux heures après son souper, il sentit une chaleur insupportable dans tout son corps. Le lendemain je le trouvai avec une grosse fièvre, un abattement considérable et une grande oppression. Je me disposai à ouvrir le dépôt en question, mais qu'elle fut ma surprise lorsque je ne trouvai plus de tumeur, pas même une seule marque qui put faire soupçonner qu'il y en eut eue. La respiration devint plus laborieuse, et le malade mourut dans la nuit, malgré tous les secours qu'on lui donna, et les moyens qu'on prit pour rappeler la matière à l'endroit où elle avoit paru.



4. Obs.<sup>on</sup> Le nommé C.... âgé de dix-huit ans, fut opéré d'un dépôt sur la poitrine, qui occupoit toute la partie inférieure de l'esternum, et s'étendoit sur la région épigastrique. Le quatrième jour après l'ouverture, le malade étoit au mieux, quoiqu'il eut toujours un peu de fièvre. Sa mère sans consulter personne lui donna à manger, et assez copieusement. Deux heures après, la fièvre devint plus forte, la respiration fut gênée, la tête lourde et pesante, le lendemain la plaie fut sèche et livide, les convulsions se mirent de la partie, et le malade mourut bientôt après.

5. Obs.<sup>on</sup> La nommée L.... âgée de trente six ans, eut le bras gauche amputé au dessus du coude, Cette opération donnoit les plus grandes espérances d'une guérison radicale, puis qu'elle ne fut accompagnée d'aucun fâcheux accident. Le sixième jour la suppuration fut abondante, les chairs belles, point de fièvre, enfin la malade étoit si bien, que le lendemain je lui permis de manger un peu de soupe; Elle se levait, et se promenoit dans la chambre. Le douzième jour se trouvant seule, elle voulut satisfaire son appetit, mangea deux pans de saucisse, et un petit pain d'une livre, et but trois verres de vin peu. Dans la nuit. Elle fut très agitée, une chaleur brûlante la devoit, le pouls —

étoit très-agité, la tête lourde &c. Le lendemain je trouvai la plaie sèche, et les plumaceaux chargés de sang. — le soir la respiration fut fort gênée, le lendemain à midi, elle cracha beaucoup de sang, ce crachement dura jusques au soir, et malgré les soins qu'on lui donna elle mourut le quinzième jour.

Ces revolutions se font quelque fois dans un espace de tems si court, qu'on n'a pas le tems de mettre aucun moyen en usage. quelque fois les alimens que le malade s'est permis, sont si disproportionnés relativement au degré de sa faim, et aux forces de son Estomac considérées indépendamment de la blessure qu'on ne sçaurroit comprendre, comment il est possible qu'une si petite cause puisse produire de si fâcheux et de si prompts effets.

Le nommé A. Dragon au Régiment de Jarnac, reçut un coup de fusil à la partie postérieure de la poitrine, au dessous de l'omoplate; la Balle traversa la poitrine de part à part, puis que je la tirai de dessous le muscle pectoral, le premier jour la fièvre fut très-forte, la respiration gênée, — crachement de sang &c. Je lui fis observer la Diète la plus scrupuleuse. Le huitième jour la suppuration étoit bien établie, et la fièvre diminuée considérablement



ainsi que l'oppression. le douzieme il n'y eut plus  
de fièvre, ni oppression, la suppuration très-abondante  
et la matiere bien louable. un de ses Camarades  
lui porta deux macarons et on lui fit boire un  
verre de vin. La nuit fut orageuse, la tête se prit,  
la fièvre s'alluma, la respiration gênée, la plaie  
seche et de couleur cendrée, Enfin il fut à deux doigts  
de la mort. Le quatrieme jour la suppuration reparut,  
la fièvre cessa, ainsi que les accidents. Pendant  
quelques jours je le tins au bouillon, mais le  
vingtieme jour je commençai à lui donner une  
Cuillerée de gruau, matin et soir, il n'en fut pas  
incommode. Le vingt-huitieme il commença à  
manger de la soupe, et un peu de bouilli, et il fut  
parfaitement guéri le quarante Cinqieme jour.

Ces Phenomenes se deduisent de ce que nous  
avons établi au sujet du rapport qu'ont toutes les  
parties organiques du Corps, et principalement  
le tissu Cellulaire. Car selon M. de Borden  
indépendamment de l'action des nerfs, des vaisseaux,  
et des muscles, il y a une partie qui entretient un  
mouvement Continuel et singulier dans toute  
la masse Cellulaire (C'est le Diaphragme). il y a  
donc entre les parties extérieures, et les internes,

une action reciproque dans l'état de maladie, comme dans l'état de santé; puis que la pleure fournit le tissu Cellulaire des bras, et le périoste celui des parties inférieures; puis que un étranglement du tissu Cellulaire sur un os, gonfle celui qui répond à la peau de cette partie; puis qu'enfin une suppuration au pied, ou au poignet, porte sur l'aîne, ou l'aisselle, et de là dans l'intérieur.

L'habitude doit être regardée comme une seconde nature, ce qu'on doit ne pas négliger dans les maladies chirurgicales. Ce qu'il y a de mieux à faire, et de plus utile, c'est de modérer les malades sur la nourriture, et leur laisser celle dont ils usent ordinairement, à laquelle leur estomach est fait. Car si un paysan accoutumé à vivre de pain noir, et de viandes salées, et à boire beaucoup de vin, si on le prend dans le cas d'une opération, est contraint de ne vivre que de bouillons, ou d'aliments auxquels il n'est pas accoutumé, on auroit beaucoup de peine à consolider les plaies. Les observations suivantes en font la preuve.

6.<sup>e</sup> Obs. <sup>on</sup> Une fille âgée de vingt deux ans, d'une complexion faible et délicate, eut un abcès considérable dans la partie moyenne et postérieure de la cuisse droite. J'en fis l'ouverture dans toute sa longueur,



la déperdition causée par le séjour du pus, fut  
réparée entièrement dans vingt Cinq jours, mais  
le reste de l'ulcère fut très-difficile à guérir; les  
remèdes les plus efficaces furent employés  
inutilement. Je faisais observer à la malade  
une diète très-exacte, quoique cette fille fût  
accoutumée à manger beaucoup, et à se nourrir  
d'alimens grossiers; je fus quelques jours en  
Campagne, et je laissai à cette fille le soin de se  
panser Elle-même. Elle profita de mon absence  
pour satisfaire son appétit; Elle fit cuire une  
grande quantité d'haricots dont elle mangea  
trois ou quatre fois par jour, de sorte qu'à mon  
arrivée, je trouvai la plaie presque cicatrisée.

7.<sup>e</sup> Obs. <sup>on</sup> Un homme de quarante Cinq ans, fort et  
vigoureux, gros mangeur, fut opéré d'une fistule  
complète à l'anus, l'année 1768. Cet homme fut  
purgé deux fois avant l'opération, il prenoit un  
lavage tous les jours, et observoit une diète très-  
sévere. L'opération faite, tout alloit au mieux;  
vingt jours après l'opération, la Cicatrice étoit  
fort avancée, il ne restoit qu'une plaie de la  
largeur d'une pièce de deux sols. La chair de  
belle qu'elle étoit, devint blafarde, plus de  
suppuration, Et une douleur continuelle.

Craignant qu'il n'eut mangé à son insu, il fut purgé  
la plaie alloit toujours de mal en pis. Ce misérable  
mourroit de faim, et personne ne vouloit lui donner  
à manger. enfin il trouva le moyen de se procurer du  
pain et du fromage, il en mangeoit tous les jours  
copieusement. La plaie changea en mieux, la chair  
devint rouge, la suppuration louable, et lorsque la  
cicatrice qui suivit de près fut entièrement faite,  
cet homme m'edit. que dans onze jours, il avoit mangé  
vingt Cinq livres de pain, et trois de fromage.

8. <sup>on</sup> Obs. Une Dame âgée d'environ vingt six ans,  
fut operée d'une tumeur Cancéreuse à la mamelle,  
la plaie fut au mieux jusques au quinzième jour,  
elle étoit au Bouillon depuis l'operation, a cause de  
quelque mouvement de fièvre, la suppuration devint  
d'un mauvais Caractere, la plaie seche et livide,  
elle fut purgée, et mise à l'usage de la Teinture du  
quina. Malgré tous ces moyens, la plaie n'alloit pas  
mieux, l'appetit tourmentoit cette jeune femme, je lui  
permis le premier jour un peu de soupe, le soir deux  
casse frais, et un morceau de pain. Du jour qu'elle  
eut commencé à manger, la plaie changea de  
couleur, la suppuration fut plus abondante, et d'un  
bon caractere, et la plaie guérit en très peu de tems.



9.<sup>e</sup> Obs.<sup>on</sup> Un homme âgé de quarante cinq ans —  
eut le bras gauche amputé au dessus du coude, à la  
suite d'un coup de feu à l'articulation du bras, après  
les premiers jours les accidents ne furent pas fort  
graves, la suppuration s'établit, la fièvre cessa, et  
la Cicatrice ne faisoit aucun progrès. Les chairs  
après le dix huitième jour pallirent, et la matière  
étoit noirâtre, cet homme fut purgé plusieurs  
fois, et il prenoit matin & soir, un verre de teinture  
de quina. Malgré ces moyens, il n'y eut pas  
d'amélioration à la plaie, elle resta toujours dans  
le même état. Le malade s'affoiblissoit, et je  
craignois une fièvre lente, le pouls étoit irrégulier  
et petit, le visage sec et pâle &c. Il y avoit déjà  
soixante jours que l'opération étoit faite, cependant  
le malade ne sentoit point d'appétit, mais il étoit  
extraordinairement faible. Son état demandoit  
alors qu'on lui donnât quelque chose pour  
rappeller des forces dont il étoit entièrement  
dépourvu, en conséquence je lui fis faire de la crème  
d'orge, il en prenoit une bonne cuillerée le matin, à  
midi, et le soir, ses forces augmentèrent, et la  
plaie se présenta mieux, pour lors je lui permis  
de manger un peu de soupe et un œuf frais avec

un morceau de pain, enfin a proportion qu'il prenoit  
de la nourriture solide, la plaie alloit de mieux en mieux  
pouvois je le livrai a sa discretion et le laissai  
manger a sa fantaisie, et la plaie fut guérie en très-  
peu de temps.

10. <sup>on</sup> Obs. En 1770. le nommé L... f... âgé de quarante ans,  
d'un temperament robuste et vigoureux, très-petit mangeur,  
mais grand buveur, puisque sa ration ordinaire étoit de  
trois pintes de vin mesure du pays, ce qui fait presque  
six pintes de Paris, attrapa la verole, un chanoine lui avoit  
rongé la moitié du gland, dans cet état il me consulta,  
je lui dis qu'on ne pouvoit guérir cette maladie qu'en le  
passant aux grands remèdes, lui ajoutant qu'il falloit  
joindre audit traitement un regime de vie bien différent  
de celui qu'il menoit; il me promit qu'il retrancheroit  
la moitié de sa boisson, que c'étoit tout ce qu'il pouvoit  
faire, il m'ajouta que si on devoit le priver de boire du  
vin, il auroit mieux gardé la verole. Je commençai le  
traitement: il me tint parole pendant quelques jours,  
mais il reprit bientôt son train ordinaire, malgré ce  
genre de vie contraire au traitement de cette espece  
de maladie, j'eus la satisfaction de le voir guérir aussi-  
promptement qu'il auroit pû l'être en observant un  
bon regime.

On voit par ces observations répétées, qu'une



abstinence rigoureuse peut retarder la guérison; —  
On doit éviter la faim ainsi qu'une trop grande  
repletion. Par une diète trop severe, les humeurs  
acquierent infailliblement de la acrimoine, et peut  
être de la putrefaction. Il est évident que dans ce cas

Les humeurs

ont besoin d'être enveloppées par une certaine  
quantité d'aliments, et procurer par là la  
regeneration d'un bon chile. Puisque l'haleine puante  
que l'on remarque dans ceux qui ont souffert la  
faim pendant longtemps, même à ceux qui n'ont  
pas mangé depuis vingt quatre heures, est une  
marque de la depravation des humeurs.

Dans le général des maladies chirurgicales,  
les regles dietetiques ne sont de quelque utilité  
que pendant le tems des accidents qu'entraîne une  
operation quelconque, ou une collection de matiere  
purulente qui se forme par quelque depot ou abcès,  
sur quelque partie du Corps, ou à raison de  
certains sujets foibles et debiles, et dans quelques  
autres cas particuliers. Comme la blessure de  
l'estomack, des intestins, les plaies de tête graves &c.  
Car pour le reste après le tems des accidents  
qui d'ordinaire cessent le huitieme, dixieme, —  
douxieme jour, à moins qu'il ne soient entretenus  
par quelque vice particulier ou complication —

étrangère à la maladie, comme sièvre putride &c. pour-  
lors il faut consulter le tempérament du malade, ses  
forces, et s'il a besoin de prendre avoie égard aux forces  
digestives et à sa manière de vivre. Le goût du malade  
doit décider de la qualité des aliments, et les forces  
digestives de la quantité. Mais l'orsqu'on trouve des  
malades en qui la digestion se fait difficilement, on  
doit pour lors choisir des aliments de facile digestion.  
Ceux qui conviennent le plus dans de pareilles  
circonstances, sont les végétaux, comme des crèmes  
de Riz, d'orge, de gruau, de sagou, de purée des légumes,  
comme les pois, haricots, lentilles, fèves, racines &c.  
j'ai nourri nombre de malades dans différents  
cas de maladies chirurgicales, avec une nourriture  
semblable appretée à l'eau ou au bouillon. L'estomac  
le plus foible et le plus délabré s'en accommode. Je me  
suis encore bien trouvé d'avoir fait prendre de la soupe  
faite avec la galette, dans un bouillon bien dégraisé;  
les fruits murs, comme cerises, prunes, et raisins  
dans la saison, les pommes, et poires, en compote &c.  
Leur boisson doit être de la tisane propre à l'état du  
malade, ou de la bonne eau rouge avec du bon vin,  
et quelque fois même un peu de vin pur, surtout  
aux personnes qui ont accoutumé d'en boire. Le  
lait de vache ou de chèvre, est encore d'un grand



Secours pourvu que l'estomach s'en accommode. —  
D'ailleurs je le repete c'est des forces Digestives —  
qu'on doit partir. j'ai vu occasion d'operer differents —  
malades, je les ai souvent fait manger le dixieme  
le douzieme jours apres l'operation; tems auquel les  
accidents et la fièvre ont d'ordinaire cessé.

Il n'est pas toujours de regle de tenir les —  
malades a une diete rigoureuse, jusqu'à ce que la fièvre  
ait cessé, il arrive quelque fois apres une operation,  
coup de feu, fracture compliquée, Depots, abcès, que  
la fièvre continue jusques au trentieme quarantieme  
jour, quelque fois plus ou moins a raison des depots,  
des fusées, qui se font à la partie, et le plus souvent  
par quelque Corps étranger qui a resté dans la  
plaie. Dans des cas semblables, il seroit imprudent  
de tenir le malade dans un Regime severe. Les  
fortes suppurations, ainsi que les souffrances, et  
quelque fois des hemorrhagies affoiblissent tellement  
le sujet, qu'une diete rigoureuse seroit plutôt —  
dangereuse que salutaire; C'est par des circonstances  
semblables que les malades tombent dans la —  
langueur et le marasme, dont on ne peut les tirer.  
Si apres une operation quelconque, la fièvre —  
continue au delà du terme ordinaire, auquel elle  
doit Cesser, que la suppuration soit bien établie,

que la plaie soit en bon état, il y a pour lors à soupçonner un vice intrinsèque, qui ne peut être détruit que par les remèdes. Dans des cas semblables, si les forces du malade s'épuisent, on doit les relever par quelque aliment pris dans la classe dont nous avons déjà parlé.

C'est encore de la différence des tempéraments (quoique j'apperçoive la difficulté qu'il y a d'établir des règles certaines sur un sujet qui varie si souvent à cause des différentes constitutions propres au Corps humain) C'est dis-je de la différence des tempéraments et des parties lésées, que les moyens diététiques doivent être tirés, puisque dans certaines plaies il ne faut point du tout nourrir, dans d'autres il faut observer un régime strict, et dans d'autres permettre au malade une nourriture suffisante, comme du bouilli, et roti &c. L'exemple d'un homme blessé à la ceinture, ou à l'estomac, ou au canal intestinal, les aliments de qu'elle nature qu'ils soient deviendroient nuisibles et dangereux, quand même le malade seroit sans fièvre. 1.<sup>o</sup> Ils pourroient le dilateroient la plaie, et empêcheroient la réunion, 2.<sup>o</sup> Si la plaie est considérable ils s'épancheroient. 3.<sup>o</sup> Ils picqueroient et irriteroient, ce qui donneroit lieu à une inflammation qui deviendroit mortelle. Il ne faut donc nourrir ces blessés qu'avec des lavemens alimentaires, plus ou moins nourrissans



Selon les circonstances. Il y a plusieurs exemples  
qu'on a nourri nombre des personnes pendant  
plusieurs jours de cette manière. La communication  
avec les veines lactées en prouvent l'évidence.  
Cependant si les forces du malade s'épuisoient,  
on pourroit lui donner de temps en temps, à petite  
cuillerées de la gelée faite avec la viande. Dans la  
blessure des intestins, après l'opération du bubon, celle  
lorsqu'on a été obligé d'en retrancher une partie à  
cause de la pourriture, il ne faut pas pour lors  
nourrir le malade avec des lavemens, parcequ'ils  
porteroient trop sur la partie blessée, ce qui  
occasionneroit une distention, des irritations,  
épanchement, et un dérangement considérable  
à la plaie. Dans ces circonstances, il faut nourrir  
le malade très légèrement avec du bouillon, ou de  
la gelée. Mais si le malade s'affoiblissoit, il  
faudroit cependant lui donner des aliments d'un  
petit volume et nourrissant.

Les plaies graves de la tête, comme dans le  
cas de fracture, ou commotion, ou contusion  
considérable au pericrane, qui occasionne souvent  
les memes accidents que la fracture, et la commotion  
demandent la plus grande attention, à raison de  
l'affinité particulière qu'il y a de la tête avec  
l'estomac, cette affinité est prouvée par les accidens

qui résultent de ces sortes de blessures. En effet lorsque un malade, comme il a été dit, a été blessé, on voit bientôt arriver le vomissement. Cette liaison intime, est encore prouvée par la lésion de l'estomac, puisque du moment de la blessure, la tête se trouve affectée. C'est donc dans ces circonstances que la diète doit être rigoureuse, quand bien même les accidents ne se seroient pas encore manifestés, ou qu'ils auroient disparu. Puisque dans des Cas semblables, on a vu des blessés rester trente jours, sans qu'il parut aucun accident, et se manifester ensuite. Tout comme les accidents paroître au moment du coup, et cesser bientôt après, et sur cette cessation leur permettre des aliments. De là on a vu reparaître des plus forts accidents, et les malades y succomber. Il faut donc être très-réservé sur le régime, quand bien même le malade seroit sans fièvre, et on ne doit permettre l'usage des aliments, qu'après un tems considérable. Plusieurs auteurs ont prétendu, qu'après ces blessures ou coups à la tête, il y avoit à craindre jusques au 40<sup>e</sup> jour, mais ce tems limité ne met pas le malade à l'abri des accidents, puisque je les ay vu renouvelles après les 40. jours.

Le nommé L... C... âgé de dix huit ans, reçut un coup de bâton sur le parietal gauche. au moment du coup, l'enfant perdit connoissance, il saigna du nez et de l'oreille gauche, je ne trouvai point de plaie,



mais une contusion comme un œuf de pigeon que  
j'ouvris je ne trouvai ni fracture, ni enfoncement.  
L'Enfant fut saigné plusieurs fois, il reprit  
connoissance et les accidents disparurent. Il continua  
à se bien porter, mais le 43. jour après un excès  
de manger, il tomba tout d'un coup dans un  
assoupissement léthargique, et mourut le lendemain.  
A l'ouverture de la tête je trouvais un épanchement  
considérable sur le parietal, et fracture à la table  
interne de cet os.

Les femmes en Couches doivent observer les  
mêmes règles diététiques que les personnes blessées.  
C'est l'Etat de la malade qui doit guider les  
personnes chargées de leur conduite; On doit faire  
attention 1<sup>o</sup> à l'état de faiblesse qui est plus ou  
moins grande, à cause des pertes de sang qui  
surviennent avant ou après l'accouchement, ce  
qui met la malade dans un état si déplorable, qu'il  
ne lui reste quelque fois qu'un souffle de vie.  
Dans des cas semblables, il faut relever leurs  
forces, par quelque aliment liquide, comme des  
Crèmes de Riz, d'orge, ou de gruau, faites à l'eau  
ou au Bouillon, suivant l'exigence des Cas. On  
peut aussi faire prendre de la gelée à la viande,  
et quelque Cuillerée de vin d'Alicant.

Si l'accouchement a été laborieux, il peut en  
résulter des inflammations au bas ventre, et aux  
parties de la génération, la fièvre s'allume, les accidents  
augmentent, si l'accouchée est en danger de perdre la  
vie. Dans ce cas le régime doit être très sévère. Les suites  
de l'accouchement sont encore dangereuses à raison du  
lait, qui peut faire des ravages immenses, il peut se  
porter sur différentes parties du corps, y former des  
engorgemens, et des dépôts, et donner lieu aux accidents  
les plus funestes. Par conséquent les femmes qui ne  
nourrissent pas, doivent observer un régime plus sévère  
jusqu'à ce que les premiers accidents soient passés,  
ou du moins qu'on soit assuré qu'il n'y a plus rien à  
craindre de ce côté là, parce que les alimens augmenteroient  
encore l'abondance du lait, Il faut donc attendre que les  
accidents qui résultent de l'accouchement aient cessé, ou  
notablement diminué, avant de permettre une  
nourriture solide, à moins que des circonstances  
particulières n'indiquent le contraire. Il faut  
avoir égard au tempérament, à l'âge, à l'état de faiblesse  
aux longues souffrances &c.

Les femmes qui nourrissent peuvent se permettre  
une nourriture plus solide, parce qu'elles n'ont rien à  
craindre du côté du lait. Dans nos Provinces méridionales  
après avoir accouché, elles mangent la soupe et on  
ne voit pas arriver d'accidents fâcheux de cette



précipitation quelque fois au lieu de la soupe. Elles mangent une rotte au vin, Enfin l'état de l'accouchée doit guider le chirurgien sur le régime de vie et sur le choix des aliments.

Il résulte de tout ce que j'ai vu de dire.

- 1.<sup>o</sup> Que les aliments donnent du ressort à l'estomach: - ils nourrissent et corrigent la Crasse viciée - Des humeurs.
- 2.<sup>o</sup> Le premier effet naturel que les aliments produisent dans l'estomach, est de renouveler par leur poids, et par l'irritation qui en résulte, le ressort qui manque à ce viscère, et par l'influence qu'il exerce sur les autres organes, de produire le degré d'action nécessaire à chacun d'eux.
- 3.<sup>o</sup> L'Estomach animé par cet aiguillon excite dans tous les autres organes le ton convenable - pourvu que l'équilibre des forces organiques ne soit point altéré.
- 4.<sup>o</sup> Si les oscillations nerveuses sont trop faibles pour opérer les mouvements convenables et - relative à l'état de la maladie, on peut espérer de les augmenter jusques à un certain point au moyen des aliments.
- 5.<sup>o</sup> L'indication pour nourrir dans les maladies chirurgicales, doit être prise de l'état des forces,

et du tems de la maladie, alors les forces sont épuisées ou mal distribuées. Si les forces sont épuisées, on doit nourrir, C'est le seul moyen de les reparev. Si Elles sont mal distribuées, on doit craindre d'augmenter cette distraction, en irritant l'estomach.

6.° Si on se propose de nourrir dans la vie de reparev les forces épuisées, on doit choisir les alimens les plus nourrissans sous le moindre volume, toutes choses d'ailleurs égales, le goût du malade décidera de la qualité des alimens, et le bon état des forces digestives en reglera la quantité.

7.° Les tems dans les maladies Chirurgicales, ne sont pas en général les mêmes, que dans les maladies internes. Dans celles-ci, on doit respecter l'état, comme le tems où la nature fait ses efforts, et on doit toujours craindre de la déranger. il n'en est pas de même dans les maladies externes, le commencement de la maladie en général, est le tems le plus orageux, tout est alors en desordre dans l'économie animale, et les alimens ne feroient que l'augmenter.

8.° Dans l'état de santé, nos humeurs sont altérées par le seul exercice des fonctions vitales. Le nouveau chile peut seul reparev cette perte dans les maladies.

9.° chaque organe de notre Corps a une vie propre et un degré d'action relative aux autres parties.



principales, tout va bien dans l'économie animale  
tant que cet équilibre subsiste, mais si un organe  
a plus d'action que l'autre, l'ordre est dérangé.

10.° Les alimens tant solides que fluides, sont  
quelque fois nuisibles dans les cours des maladies,  
parceque l'état contre nature de l'estomach, monte  
le viscere au point où il doit ne pas être, et si  
l'impression des alimens que l'on prend augmente  
cet état spasmodique, il deviendra trop considerable.

11.° Les Vegetaux font moins d'impression sur  
l'estomach, que les alimens tirés du regne animal,  
d'où on peut deduire, qu'on doit employer les  
vegetaux lorsqu'on a à craindre de trop animer  
les forces epigastriques, et qu'on doit user du regne  
animal, lorsqu'on veut donner du ton aux differents  
organes.

12.° De tous les agens de la digestion, c'est le  
principe vital qui est le plus efficace, c'est lui qui  
donne aux alimens cette animalisation qui seule  
peut leur communiquer l'aptitude a la nutrition.  
C'est donc de la liberte du principe vital, et de  
la determination vers les organes de la digestion  
qu'on doit partir, principalement pour esperer  
des bonnes digestions.

13°. Dans tous les cas d'inflammation, et de fièvre —  
considérable, il faut faire observer un régime doux et  
humectant, les Crèmes d'orge à l'eau, ou au Bouillon —  
conviennent, les bouillons de poulet pendant les pre-  
miers jours, temps auquel les accidents se manifestent,  
doivent avoir la préférence, toutefois que l'état du  
malade n'exigera pas une nourriture plus forte.

14°. Après une opération quelconque, il faut tenir le  
malade à un régime strict, jusques à ce que la  
suppuration soit bien établie, temps auquel la fièvre cesse,  
et les autres accidents résultans de l'opération.

15°. Dans les abondantes suppurations, de ce plaire  
il faut nourrir peu, à moins que l'état de faiblesse  
du malade n'indique le contraire, les Crèmes d'orge  
de Riz et de quinquina conviennent si on permet de la  
nourriture solide, le bouilli, et le roti, sont les meilleurs  
alimens. On doit donner la préférence à la volaille  
qui doit être simplement apprêtée, on doit éviter les  
ragouts recherchés, ils épaisissent et enervent les sucs  
digestifs, irritent l'appetit, et fatiguent l'estomac.  
on doit avoir égard à l'âge, au tempérament, au sexe  
au Climat, et aux saisons. Toutes choses égales  
égales, les enfans, et les personnes dans l'âge, ont  
besoin d'une nourriture plus solide et plus



nourrissante, que les personnes qui sont à la fleur  
de leur âge, qui d'ailleurs sont fort vigoureux.  
Pendant un temps froid, on peut permettre une  
nourriture plus forte que dans les temps chauds.

16.<sup>o</sup> Le Choix des aliments est assez superflu pour  
les Estomacs forts et vigoureux, Car tout aliment  
formerait un bon chyle si la digestion s'exécute avec  
ordre. les aliments les plus indigestes, sont pour  
eux la de facile digestion, ainsi pour nourrir il  
faut consulter les forces digestives, se régler sur  
la quantité, et non sur la qualité, à moins que  
les malades n'eussent un goût depravé.

17.<sup>o</sup> De toutes les maladies Chirurgicales, les  
blessures de l'oesophage, de l'Estomac, du Canal  
intestinal, et les plaies graves de la Tête sont  
celles qui demandent le plus d'abstinence. Dans  
ces fortes de blessures, les aliments doivent être  
donnés fréquemment, et par Cuillerées, puisque  
une nourriture abondante occasionneroit des  
accidens fâcheux. Il est donc essentiel de prévenir  
la distention, l'inflammation, et l'épanchement,  
suite nécessaire de l'effet des aliments. Dans ces  
sortes de blessures, il ne faut donc nourrir les

malades dans ces cas, qu'avec des laxatifs  
alimenteux, l'eau d'orge avec le miel, les emulsions  
sous les boissons qui conviennent. Les accidents passés  
on peut leur donner des Crèmes d'orge, ou de quina,  
plus ou moins nourrissantes suivant l'exigence des  
Cas.

18. Les malades à qui on est obligé de faire observer  
un régime strict, Comme après les grandes opérations,  
Coups de feu, blessures considérables, les plaies de  
poitrine et du bas ventre pénétrantes et compliquées,  
doivent vivre de bouillons seulement, plus ou moins  
forts dans lequel on aura fait bouillir des herbes  
protageres, qui fournissent une excellente nourriture.  
Comme la laitue, l'endive, le Celeri, Des navets, des  
Carottes, et autres différents herbages qu'on peut  
adapter aux différents genres de Cas.

Mais je m'appercçois que cet écrit n'est déjà  
que trop long, il le seroit beaucoup moins, si j'avois  
eu plus de loisir, ou de talents pour le faire plus court,  
Cependant vu l'importance du sujet, il n'étoit guère  
possible de le traiter Comme il faut, sans entrer dans  
un certain détail; lorsqu'une matière est si féconde,  
la prolixité même devient précision, pourvu que  
cette prolixité consiste dans les choses, et non dans

